

Timbuktu

Terreur « poétique »

Asher Pérez-Delouya

Eisenstein in Guanajuato

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78427ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pérez-Delouya, A. (2015). Compte rendu de [Timbuktu : terreur « poétique »]. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 25–25.

Timbuktu

Terreur « poétique »

Timbuktu, d'Abderrahmane Sissako, arrive à raconter l'horreur à la fois de manière crue mais également en la suggérant. Dans ce travail d'équilibriste, le ridicule, l'humour et la poésie de certaines images agissent comme une métaphore d'une résistance difficile.

Asher Pérez-Delouya

Le dernier film d'Abderrahmane Sissako, *Timbuktu*, raconte l'histoire terrible de cette ville assiégée par des islamistes aussi radicaux que parfois ridicules. La loi islamique y est imposée dans sa pire version. Interdiction de chanter, d'écouter de la musique, de jouer au soccer, obligation pour les femmes de porter des gants, ce sont là les quelques interdits imposés aux habitants par des individus ne parlant même pas la langue du pays. Le film raconte également la vie d'un couple de nomades ne demandant qu'à ce qu'on les laisse tranquilles.

Ce qui est singulier avec *Timbuktu*, du point de vue de la narration, réside dans l'équilibre entre la façon de montrer la terreur et la poésie qui peut la transcender. Si quelques images sont très fortes – on nous montre des individus lapidés parce qu'ils se sont réunis pour jouer et chanter calmement de la musique –, une scène hautement poétique nous est offerte. Des jeunes voulant jouer au soccer le font sans ballon. Cette très belle scène montre la résistance d'un peuple à ce régime, comme une chorégraphie montrant l'indicible ou comme une poésie de l'image. Abderrahmane Sissako et son directeur de la photographie Sofian El Fani ont ici réalisé une performance incontestable. Cette scène restera la scène de *Timbuktu* et elle deviendra probablement une scène culte.

De plus, Sissako et sa coscénariste Kessen Tall parviennent à installer, dès le début du film, une tonalité qui ne cessera d'être présente tout au long de l'histoire: le ridicule. Les islamistes s'introduisent dans une mosquée, mitraillettes aux bras et chaussés. L'imam les remballé et ces individus ne bronchent pas. La rhétorique de l'imam est implacable et, au fond, ils savent bien que c'est l'imam qui est le garant de la loi islamique.

À travers ce climat de tension et d'horreur, *Timbuktu* raconte habilement l'histoire de ce couple de nomades qui, malgré lui, va être entraîné dans l'horreur. Kidane, un propriétaire de vaches, vit avec sa femme Satima et leur fille Toya. Kidane est très attaché à l'une de ses vaches nommée GPS. Ce qui est frappant ici est la force de la métaphore. Ils vivent excentrés, tous leurs voisins ont fui, mais Kidane refuse de partir alors que sa femme le voudrait. Ils habitent hors de la ville, de ce qui s'y déroule quotidiennement et ils vont être plongés dans l'histoire principale à cause de la vache préférée, sacrée, qui sera assassinée. Lorsque GPS meurt, Kidane perd ses repères; il est désorienté – c'est le cas de le dire – et l'histoire bascule.

Les repères sont constamment questionnés. Bien entendu avec Kidane, mais aussi avec la magicienne, personnage hors



La vie d'un couple de nomades ne demandant qu'à ce qu'on les laisse tranquilles

norme, tolérée, qui surgit lorsqu'on ne l'attend pas. Elle est comme la folle du village, celle qui ne sait pas ce qu'elle fait, presque possédée par le démon. Repère également mis à mal avec Abdelkerim, un des rebelles chargés de faire respecter la loi. Il courtise Satima – une femme mariée ne peut être courtisée –, danse comme un oiseau sur la terrasse de la magicienne et fume en cachette. Avec ce personnage, le message de Sissako est peut-être de montrer l'incohérence humaine, le doute, la fragilité.

Il faut souligner le travail magnifique de Sofian El Fani pour la photographie. Rappelons les scènes du match de soccer, celle de l'imam dans la mosquée, mais aussi la mort de GPS, photographiée comme une scène de théâtre qui accentue tout le poids dramatique et annonce la tragédie future.

L'image appuie le très juste scénario d'Abderrahmane Sissako et de Kessen Tall, dont la force réside à ne pas montrer uniquement l'horreur, mais à l'accompagner d'humour, de ridicule et de poésie pour la contrer.

Sissako réalise un film exceptionnel avec *Timbuktu*. D'aucuns diront que ce film ne montre pas assez la réalité et que Sissako est proche du pouvoir en Mauritanie. En ce qui nous concerne, nous trouvons ces affirmations stériles puisqu'il arrive à montrer de manière magistrale une réalité terrifiante en se servant de ce qu'il maîtrise le mieux, l'art.

► Cote: ★★★★★

■ TOMBOUCTOU | Origine: France / Mauritanie – Année: 2014 – Durée: 1 h 36 – Réal.: Abderrahmane Sissako – Scén.: Abderrahmane Sissako, Kessen Tall – Images: Sofian El Fani – Mont.: Nadia Ben Rachid – Mus.: Amin Bouhafa – Son: Roman Dymny – Dir. art.: Sebastian Birchler – Int.: Ibrahim Ahmed (Kidane), Toulou Kiki (Satima), Abel Jafri (Abdelkerim), Fatoumata Diawara (la chanteuse), Layla Walet Mohamed (Toya), Mehdi A. G. Mohamed (Issan) – Prod.: Étienne Comar, Sylvie Pialat – Dist. / Contact: Axia.